Jean-Yves
Cendrey

Mélancolie vandale

roman rose

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

2010. Dans Berlin réunifiée, Kornelia Sumpf, cinquante-trois ans, interprète de son état, fille d'un fervent communiste et ancien employé de la Stasi au temps de la RDA, traverse dans les deux sens un Mur qui n'existe plus depuis vingt ans, en proie à des nostalgies bancales et à des désirs désordonnés, entre sexe de la dernière chance et douteuses extases matérielles.

Femme de devoir, au sourire immuable mais dont la jeunesse s'enfuit inexorablement, Kornelia, qui souffre, entre autres maux, de ne pas avoir l'amour de l'argent, porte sur les mutations du monde qui l'entoure un regard aussi perplexe qu'exalté. Victime du vol de son vélo, c'est sous un ciel de neige qu'elle poursuit un trivial chemin de croix, et dans les décors fantastiques de cette ville immense qu'elle tente de réconcilier en elle les mythologies de la défunte RDA avec les contradictions de l'Allemagne nouvelle où le marché s'emploie, d'expéditive manière, à liquider une Histoire prétendument maudite.

A travers l'héroïne de son "roman rose" naufrageant sur les rives du temps, entre un passé et un futur également improbables, Jean-Yves Cendrey rend un hommage aussi halluciné que drolatique à une ville-symbole, désormais livrée aux promoteurs mais où l'utopie tente de prendre ses quartiers.

"DOMAINE FRANÇAIS"

JEAN-YVES CENDREY

Né en 1957, Jean-Yves Cendrey vit depuis des années à Berlin, avec sa femme Marie NDiaye et leurs enfants. Il a publié, depuis 1988, une quinzaine d'ouvrages, pour l'essentiel parus aux éditions POL puis aux éditions de l'Olivier.

DU MÊME AUTEUR

PRINCIPES DU COCHON, POL, 1988.
ATLAS MENTEUR, POL, 1989.
LES MORTS VONT VITE, POL, 1991.
OUBLIER BERLIN, POL, 1994.
TROU-MADAME, POL, 1997.
LES PETITES SŒURS DE SANG, L'Olivier, 1999.
PARTIES FINES, Mille et Une Nuits, 2000.
UNE SIMPLE CRÉATURE, L'Olivier, 2001.
CONFÉRENCE ALIMENTAIRE, L'Arbre Vengeur, 2003.
LES JOUETS VIVANTS, L'Olivier, 2005 ; "Points", Seuil, 2007.
LES JOUISSANCES DU REMORDS, L'Olivier, 2007.
PUZZLE (trois pièces), avec Marie NDiaye, Gallimard, 2007.
CORPS ENSAIGNANT, Gallimard, 2007.
LA MAISON NE FAIT PLUS CRÉDIT, L'Olivier, 2008.
HONECKER 21, Actes Sud, 2009.
LE JAPON COMME MA POCHE, L'Arbre Vengeur, 2009.
PAUVRE MAISON DE NOS RÊVES, Actes Sud, 2010.

© ACTES SUD, 2012
ISBN 978-2-330-00735-5

JEAN-YVES CENDREY

Mélancolie vandale

ROMAN ROSE

ACTES SUD

LE DOUBLE SAUT DE LA MORT

La lune de miel de deux jeunes Berlinois s'est achevée au pied d'une falaise de l'Aveyron. Une chaîne liait leurs poignets.

Jeunes mariés venant de Berlin-Ouest, ils étaient venus passer leur lune de miel dans l'Aveyron. On a retrouvé leurs corps au pied d'une falaise, à Cantobre, un petit village fortifié, proche du parc national des Cévennes. Leurs poignets étaient reliés par une chaîne fermée par un cadenas.

Dagmar-Else Berger, 30 ans et Walter-Gunther Berger, 41 ans, musicien à Berlin, gisaient tête à tête au pied d'un à-pic d'une trentaine de mètres. Selon les premiers témoignages recueillis par les gendarmes, qui pensent à un double suicide, leur mort daterait de quelques jours.

Une voisine, qui gardait les clés de la maison, se souvient de l'arrivée du couple *"le dimanche 4 mars, pour passer une semaine dans cette propriété acquise récemment par des ressortissants allemands, M. et Mme Hill"*. Cette dernière, restée en RFA, ne les connaissait pas, car ce sont des amis de sa fille hôtesse de l'air. *"Ils s'étaient mariés le 28 février et venaient passer leur lune de miel à Cantobre."*

"Ils auraient dû me rendre les clés le 11 mars, explique la voisine, mais le lendemain, j'ai été surprise de voir leur voiture, une Mercedes break noire immatriculée à Berlin, garée devant la maison, et j'ai commencé à m'inquiéter de ne plus apercevoir de lumière à travers les carreaux."

La femme de ménage a pu entrer dans la maison vendredi. "Le lit n'était pas défait", dit-elle. "Les valises étaient ouvertes et un carnet sur lequel figuraient plusieurs phrases en allemand était en évidence sur la table."

Ce sont des maçons, venus effectuer des travaux dans la maison samedi, qui ont découvert les corps alors qu'ils s'installaient pour déjeuner au bord de la falaise. Dagmar-Else Berger, une femme d'une trentaine d'années, grande blonde vêtue d'un pantalon rouge et d'un blouson de cuir, était face contre terre. Son mari, la quarantaine, en blouson et jean, avait les yeux tournés vers le ciel.

"Ils avaient pourtant l'air très amoureux", dit un habitant de ce tout petit village, qui ne compte pas plus d'une quinzaine d'âmes en hiver. "A chaque fois que je les ai vus, ils se tenaient par la main."

Ils auraient préparé leur geste. Une lettre a été retrouvée par les gendarmes. Mais selon un Allemand de la région qui a traduit la lettre, "il n'y est pas question une seule fois de mort ou de suicide". "Ces gens avaient l'air infiniment tristes", ajoute-t-il toutefois.

J.-P. C. (avec AFP)
1990

5

On a toujours le sourire, c'est une maladie. On quitte la prison avec le sourire, la dure prison de Moabit, ce mince sourire sans raison qu'on avait en y entrant, la prison dure et rose. Le ciel est au plus bas sur la ville aplatie, écrasée de neige vieille. Un genre de ciel indéchirable, mais poreux, tout fripé et moisi, d'où suintent les eaux usées du paradis. Le ciel, la lourde bâche qui dépolit le jour et rembrunit la nuit, pendouille, portée par de trop rares supports : des clochers de cuivre, les beffrois de pierre des mairies, les cheminées qui vont par trois des centrales électriques, le fagot d'acier qu'est la tour de la radio, la quille de béton et d'aluminium qu'est celle de la télévision, le néodonjon de briques de Daimler, la grand-voile de verre de Sony, le doigt levé de la Debis et son ongle verni, et aussi des grues, heureusement des grues. Le ciel, la mauvaise bâche qui ne protège de rien, laisse le vent entrer, la glace se former puis la neige s'engouffrer, la torpeur envahir, celle des fins février. Quand quand quand.

Quand on conserve aux narines la terrible odeur de mouton mouillé du bonnet sur le crâne, et cela même au chaud, tête nue, même au lit. Quand revient aux narines la mémoire nauséeuse et consolante du charbon – le fumet de la ville entière du temps où elle était coupée en deux. Quand le ciel de Berlin est celui du taudis bien-aimé où des gens

à bout pataugent dans une neige rose des débris de pétards. Une neige vieille, que plus personne n'a le cœur de soulever, entasser, chasser des seuils en poussant fort la pelle appropriée. Elle regorge de mégots, d'emballages, de cannettes, de crottes coriaces ou fondantes, d'éclats de carton rose, gluant, crachats sanglants du jour de l'an.

Les tilleuls d'alignement ont leur air de grands types morts au tapin, de peur, de froid, et durs tiens… comme du bois, statufiés par l'ennui, les bras levés en signe d'impuissance, la poitrine percée du clou de leur numéro matricule. A leur pied les ordures surabondent, qui sont moins les fleurs du sans-gêne que des offrandes à la mélancolie générale. Il y a sous la neige, irréductible encore, le verglas inégal de janvier, tout émaillé de gravillons. Des gens ont les bonnes chaussures, d'autres non.

C'est ainsi, après deux mois d'hiver sincère, quand le ciel poche et contrefait l'Apocalypse, quand les tuyaux crevés débagoulent en douce, quand les lacs mollissent sur les bords et que les cadavres de carpes deviennent accessibles aux choucas. Et qu'en plus on s'est fait voler son vélo. *Oh non ! Pas ça !* Ce *ça* qui désole et ferait vite sourire plus fort, comme ironiquement, si on ne s'en empêchait.

Là, au coin bizarre de la vieille prison vieux rose, la prison aux murs de prison, vieux rose brique et frangés de barbelé neuf, les yeux réduits par la déconvenue, le nez pincé, on contracte son mince sourire maladif, rose, translucide, tel un trait de surligneur au bas d'un dessin chiffonné, qui indiquerait où est la bouche dans la mine en papier pelure.

On sourit malgré soi et on reste là, toute bête à l'angle bizarre de l'Alt-Moabit et de la Rathenowerstrasse, avec en guise de lèvres le trait du mal inguérissable de sourire de tout, de ça comme du reste, mine déconfite malgré ce mince sourire de vulve

mariale, la maigre bouche surlignée de rose afin qu'Ali n'oublie jamais de l'embrasser, là très précisément là, l'ancienne petite fille qui a l'âge d'être sa mère, bien sur ce trait d'une âme inquiète avec ses lèvres à lui, roses du bon rose sombre des saucisses de foie. *Mist ! Pitié ! Pas ça !*

Ce *ça* qui décourage et pousse à sourire plus large, au risque que se fende le rose translucide de la bouche, que s'écartent les lèvres de ce rose lavé des prisons sans âge, comme celle de Moabit, bien trop vieille pour emballer Fleurette, le jeune violeur qu'on vient d'y laisser, qui ne rêve que d'une prison de rêve, futuriste, digne d'un aussi florissant pays que le Deutecheuland et de ses crimes à lui Fleurette de Douala, de Douala ou Yaoundé, ou de Paris Château-Rouge, c'est selon, Fleurette du boulevard de Strasbourg, le schizophrène vedette, rêvant prison de cinéma pleine de caméras pour le filmer sous la douche, à la selle, et même dans son sommeil, Fleurette de la Goutte-d'Or, avec sa fleur tatouée entre deux yeux réduits par sa déconvenue à lui, et aussi par le crack et la préventive, avec son rire débile quand il mesure son futur, avec chaque fois ce rire grinçant après qu'il a marmonné "Deutecheuland" du fond de son délire immobilier, face à un avocat idiot dans un parloir défraîchi.

Et il marmonne ça souvent Fleurette, "Deutecheuland", le nom du pays décevant qui a autrefois si élégamment colonisé et sucé à moelle le Kamerun de ses ancêtres, cela avant de devoir céder la place à ces chiens de Franzosen et leurs droits de l'homme rose sur le Cameroun et ses indigènes indigents.

Pour ne pas sourire tragiquement on plaque une main sur sa bouche, que ça ne s'ouvre pas tout rose, les gencives à nu dans la face ingrate. *La plaie !* Une main sur la bouche c'est assez. On ne s'arrache pas les cheveux, on demeure soi-même, incapable

d'un geste d'impuissance. On a sous la main ce sourire qui suffit, son éternel sourire sans raison, un sourire philosophe, le sourire de circonstance de celle qui prend avec philosophie la chose bête qui lui arrive, et sourit tout aussi bien quand il ne lui arrive rien, dans un monde où même le vide est circonstance, vide de l'amour, vide du travail, vide de la nuit au creux d'un lit.

On sourit en dormant, s'il faut en croire Ali, qu'au matin on embrasse en souriant, d'un sourire qui n'en dit pas long, ne promet rien, mais ne dit pas non. C'est la vie.

— Hallo Ali !

Et on baise ses lèvres en saucisses de foie.

On a aimé la saucisse de foie, surtout grillée. Elle ne se grille pas la saucisse de foie, mais Petit-Papa la grillait parfois, le seul Allemand des deux Allemagne à oser ça, et curieusement on aimait. On ne se comprend pas toujours. Sans doute fallait-il un motif d'aimer son père, en la circonstance la saucisse de foie qu'il traitait comme personne. *Merci Petit-Papa !* Sa femme quant à elle désapprouvait une fantaisie qui pouvait en inspirer d'autres, et plus compromettantes.

On avait une mère qui ne goûtait que la discrétion. Que la saucisse de foie fût grillée dans le secret de la cuisine ne la rassurait pas. Sa fille aurait pu en parler à l'école et la famille Sumpf devenir l'objet d'un intérêt malsain. Mais on n'en a jamais rien dit, sauf à Ali, vingt ans après la réunification, quand Ali a soudain renoncé au porc, preuve qu'il vieillit Ali. Comme on a l'âge d'être sa mère on lui a dit comme à un enfant

— Quoi ? Toi aussi tu t'y mets, à ces salades !

On a essayé de le tenter. On lui a parlé de la saucisse de foie grillée. On lui a dit que c'était à se damner. Mais la pureté l'intéressait trop, ou du moins le

soupçon de l'impureté lui devenait un embarras, tout athée qu'il restait. Ce n'est pas un garçon facile à résumer.

D'ailleurs, on aurait été bien incapable de lui en servir de la saucisse de foie grillée, car le temps n'est plus où on s'en régalait. Son parfum répugne et sa vue barbouille. On la refuse, même servie dans les règles, froide sur du pain complet, agrémentée d'un cornichon russe, suivie d'un coup de schnaps pour aider à descendre.

Petite-Maman ça a été pareil sur son lit de mort, le ventre garni d'un arum en guise de cornichon russe, on l'a vomie. On l'a trouvée d'une discrétion répugnante. Trente-neuf ans de circonspection et partie sans un mot d'aveu, sur la pointe des pieds, des pieds qu'elle avait si secs qu'on aurait dit des sabots de vache.

Tout l'opposé de sa sœur qu'on lui a toujours préférée, tante Jana la coureuse, la traîtresse au régime, pincée à la frontière en 1977, qui s'était essayée à partir sans un mot de confidence à personne d'autre que sa sœur, sur la pointe de pieds dont elle avait l'audace coupable de vernir les ongles délicats comme des pétales de rose, pour retrouver son Dieter, à l'Ouest depuis 1961, ça avait fait du bruit.

Petite-Maman, c'est vrai, avait pour sa réprobation de la saucisse de foie grillée et autres excentricités cette excuse que sa sœur fugueuse, par ricochet, avait attiré sur les Sumpf l'attention suspicieuse du régime, et cela quand bien même ce fut elle, Petite-Maman et pas une autre, qui vertueusement dénonça le projet de fuite de tante Jana et permit son arrestation.

Un temps, Petit-Papa avait craint qu'on ne lui retirât la maisonnette au fond de l'encoche, au bout du chemin sans nom, notre tristounette maisonnette à jardinet chagrin, dans l'ombre du mur de la zone

anonyme, celui que durant l'enfance on appelait, sans avoir été jamais contredite, le Mur de Berlin, qu'on frappait du plat de la main au cours des parties d'un deux trois soleil, flattée de plaquer son front à ce que l'on croyait être le fameux rempart contre un capitalo-fascisme d'autant plus détestable que le soleil était de son côté, que l'ombre donnait mal à la gorge, que des moisissures roses étaient seules à fleurir la perspective bouchée.

Tante Jana a longtemps prétendu n'avoir jamais soupçonné sa sœur, avoir seulement manqué de chance et péché par optimisme avec ses documents bidouillés.

— Mais enfin Jana, la chance ça n'existait pas à cette époque, tu ne pouvais l'ignorer.

— Dieter me manquait trop depuis trop longtemps pour que je sois lucide. Les rares fois où il a pu me visiter n'avaient fait qu'aggraver ma naïveté.

Comme beaucoup, beaucoup plus que certains n'imaginent, elle ne s'est pas précipitée pour consulter son dossier à l'ouverture des archives de la *Firme*, craignant de découvrir son passé encore plus moche que dans le souvenir pourtant édulcoré qu'elle avait choisi d'en garder, beaucoup comme elle se refusant à perdre aussi vite et perfidement la précieuse illusion d'avoir eu un semblant de vie à eux, de réconfortantes et blâmables pensées à eux et eux seuls, des amis amicaux, une parentèle bienveillante.

Et puis elle a fini par céder, par fourrer son nez dans une paperasse qui sentait mauvais et la remuer, reniflant et mouchant, se grattant très fort le cuir chevelu, en proie au prurit des vérités tardives. Elle jure ne pas le regretter et, devant les fades et criminels bavardages de Petite-Maman, prétend avoir souri de bout en bout, obstinément, malgré son crâne qui la démangeait.

— Un peu comme toi Koko, d'ailleurs pourquoi souris-tu en m'écoutant t'abîmer ta maman ?

Tante Jana prétend encore avoir pardonné, pardonné dès les premiers mots, si sots, indubitablement ceux de Petite-Maman, fidèlement pris en note par le scribe de la *Firme*.

— "J'ai malheureusement eu vent d'une indiscrétion qu'on m'a faite…", voilà les premiers mots de ta mère au con de service.

Tante Jana soutient qu'on ne peut en vouloir à Petite-Maman d'être née pétocharde et docile, lui trouve l'excuse d'avoir eu les nerfs et la vertu socialiste trop souvent éprouvés par les visites de Dieter (pourtant pas plus de six en quinze ans), Dieter et ses vénéneux cadeaux de l'Ouest ennemi : vernis à ongles d'Yves Saint Laurent à sa Jana, tablier de cuisine à l'effigie de Marylin Monroe à sa belle-sœur hostile (Dieter était farceur), ou pâtes de fruits et Monopoly à sa nièce chérie.

— Et il est certain que si j'avais réussi à passer de l'autre bord vous auriez perdu vos facilités, la maison, le jardin, et ton père sa place puisqu'il en avait une, sans qu'aujourd'hui encore on sache laquelle. La *Firme* aurait évidemment appris que j'avais couché avec lui, une seule fois, d'accord, mais ça aurait suffi à le compromettre, et à juste titre, car si j'ai couché dans l'espoir secret d'une faveur si floue que même de moi à moi je ne pouvais la formuler, ton père, lui, n'ignorait bien sûr pas ce qui me faisait bêtement écarter les cuisses. Il y avait bien de sa part une forme de corruption passive, et de la mienne un égarement presque pur tant ma conduite était candide. Ce fut vraiment une terrible malchance ma Koko que tu te sois trouvée dans le garage, que tu nous aies surpris l'unique fois où c'est arrivé, alors cesse de sourire ainsi je t'en prie, comme si ça n'était pas vrai que tu étais là dans ce carton

d'où soudain j'ai vu ton ruban rose puis tes yeux dépasser, et puis aussi les yeux de ta poupée.

Tante Jana prétend n'avoir baisé avec Petit-Papa que parce que, comme ça, voilà, au cas où cet homme… du fait de sa place… puisqu'il était de ceux qui œuvraient dans la zone anonyme, l'intimidant aplat, dépourvu du moindre nom de rue et perceptible par son seul contour sur les vieux plans de ville, vaste vide au beau milieu de ce sinistre quartier que reste Lichtenberg, à jamais marqué par son lupus cartographique devenu un lieu de mémoire, de tourisme édifiant.

Mais quand on connaît Petit-Papa, quelle place pouvait être la sienne sinon une place de pas grand-chose, pas même de geôlier, tout juste une place de gratte-papier sans nul pouvoir, sinon celui d'entrer et sortir de la zone anonyme en homme effacé.

Et d'ailleurs, depuis le carton, on n'a pas vu ce que dit Jana : une pauvre fille se donnant vite fait à un pauvre type dans le nébuleux espoir d'une aide hypothétique. On a plutôt surpris une femelle et un mâle qui faisaient vite, certes, mais bien selon leur désir sur la banquette d'une Wartburg, portière arrière gauche ouverte. Et preuve que ce ne fut pas l'unique fois, Petit-Papa avait évoqué la lingerie de tante Jana, sa jolie lingerie de l'Ouest qu'elle ne portait pas ce coup-là, un soutien-gorge à petites roses roses qu'elle avait soi-disant promis de remettre.

On ne sait toujours pas si on fait bien de taire à Jana que, dès le retour à la maison de Petite-Maman, on lui a dit pour la Wartburg, Petit-Papa sur tata, et que c'est plus probablement sa légitime rancœur d'épouse trompée que la vertu socialiste qui a poussé Petite-Maman à causer au con de service. Sans le cafardage de sa peste de fille peut-être aurait-elle su, ce choléra à gros seins, se retenir de cafarder elle-même.

On a pensé : *Et dans ton dossier Jana, j'imagine qu'il était écrit de qui Petite-Maman tenait son "indiscrétion". C'est-à-dire de toi-même. Et ça a dû te faire drôle, non ?* On a souvent eu le sentiment que Jana savait lire dans les pensées. C'est pratique, ça évite de se fatiguer la bouche, car parler tout en souriant oblige à d'affreux efforts.

— Evidemment, le con de service n'était pas assez con pour ne pas lui poser la question de sa source. La réponse de ta mère a été : Dieter Keller.

Chère Petite-Maman qui, afin d'estomper à ses propres yeux l'infamie de sa démarche, opta pour ce mensonge au rabais, moins culpabilisant qu'une franche trahison.

— Jamais je n'aurais dû tenter le coup, surtout après m'être confiée à ta mère, mais jamais de toutes les façons, avec la vie que je menais… *(Quelle vie Jana, quelle vie ? Raconte, j'adore les histoires de cul.)* et un mari à l'Ouest. J'étais dans le collimateur. Mon dossier avait commencé d'être instruit bien avant que ta mère ne me balance. J'étais déjà classée "hostile-négative" mais, mon "individualisme dépravé" ne s'accompagnant hi ! hi ! hi ! d'aucune "activité fractionnelle antiparti", ma surveillance était restée passive, jusqu'au "vent d'une indiscrétion" qui m'a fait passer d'un coup en OPK, la classe écoutes et filatures, avec des rapports à mourir de rire. *(Des rapports sur tes excentricités sexuelles ?)* Alors, que je prenne stupidement mes risques d'accord, mais pas celui de vous nuire, du moins de vous faire embêter très fort. Tu me diras que j'avais la meilleure excuse du monde, l'excuse amoureuse, il n'empêche que j'ai honte de mon coup. Si j'avais réussi, la *Firme* vous aurait tous cuisinés, même toi la petiote, pas méchamment n'aie pas peur mais elle aurait forcément su, et c'est de ta gentille boubouche sois-en bien certaine ma Koko chérie qu'elle

aurait appris que j'avais couché avec un homme à elle, un minable sûrement sans pouvoir et coupable de rien d'autre que d'avoir fait ce qu'il avait fait avec moi en étant ce qu'il était, mais qu'elle aurait privé de ses facilités, et peut-être de la maison… *(De la maison mais surtout de l'usage luxurieux du garage)* cette maison dont je ne m'explique pas que tu y sois revenue. Ne me dis pas que tu l'aimes ! Pas ton père, la maison !

On avait souri de plus belle et bien sûr rien répondu, malgré ce qui trottait dans la tête. *Jana, arrête ton numéro de tata tout sucre et fourrée à la compassion ! Tu n'as jamais pensé qu'à toi et à te sauter des mecs, et c'est très bien, c'est ce qui a fait que tu es depuis toujours mon modèle de femme, et donc s'il te plaît ne me déçois pas avec tes bons sentiments à retardement. Ha ! tu souris à ton tour, enfin ! Prends-moi contre toi, raconte, et avec les femmes, tu as naturellement essayé ?* Tante Jana avait pouffé.

— Cette bicoque ! Si basse, une niche ! *Sans doute, mais avec un garage, et toujours une Wartburg dedans !*

Si tante Jana sait sans doute lire dans les pensées, elle n'a pas moins le don d'éluder ce qui la dérange, et le goût de donner le change. Elle avait pris un air de gravité qui lui allait comme une muselière à un nourrisson.

— A la décharge de ta pauvre mère, tu dois savoir qu'elle a ensuite été courageuse, téméraire même, trouvant le moyen, je me demande lequel, d'alerter Dieter au fin fond de sa RFA, afin qu'il ne remette plus les pieds en RDA, ce qui fut le cas, pour mon malheur, mon malheur plus grand que jamais, mais mérité, du fait de ma grosse bêtise.

C'était donc ça qui avait fait qu'il avait tant manqué, Dieter, qu'on avait tant et tant déploré qu'il ne

revînt jamais pour rappeler la règle du Monopoly, Dieter qu'on appelait, sans avoir été jamais contredite, l'oncle d'Amérique, ce d'Amérique sonnant, aux navrantes oreilles de Petit-Papa et Petite-Maman, encore mieux que d'RFA, également synonyme d'ennemi, le mot clé de toute dictature ou démocratie qui se respecte, ici capitalisme ennemi, là terrorisme ennemi depuis que le communisme ennemi n'impressionne plus, et tremblez braves gens ! Tremblez et faites corps avec vos dirigeants ! C'est si bon, largement aussi bon que de désobéir, que prendre des libertés, aussi bon que de jouer au Monopoly sur la banquette d'une Wartburg qui ne quittait jamais son garage, en cachette de ses parents qui n'avaient vu passer des mains de Dieter à celles de sa nièce que des pâtes de fruits.

Ce malin de Dieter avait fait une douzaine de photos du Monopoly d'Atlantic City, puis passé ces photos dans son slip, sa nièce n'ayant plus qu'à reproduire en papier fort cartes et plateau de jeu, à colorier Pacific Avenue en vert, Park Place en bleu, New York Avenue en orange, à fabriquer des faux dollars en papier pelure et, obligation autrement difficile : à se remémorer la règle.

On y a tellement joué, à trois, seule contre soi-même et soi-même (copains et copines étant des Allemands de l'Est comme les autres, des partenaires impossibles, bien trop dangereux), avec du flottement dans la règle qu'une visite de Dieter permettait de corriger, flottement qui reprenait au fil des mois, à propos des doubles, des hypothèques, de la sortie de prison, et s'aggrava désespérément quand Dieter ne revint plus.

Cartes et plateau de jeu y sont toujours, sous la banquette de la Wartburg qui un jour ne servit plus au honteux plaisir de la capitalisation immobilière mais à la masturbation, avec pour seuls objets